

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

LE SILENCE DE TES YEUX

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Arbre à pain

Les Naufragés du déluge

À l'ombre des souvenirs interdits

Les Couleurs de l'oubli

LES FIANCÉS DE L'ÉTÉ :

1. *Les Fiancés de l'été*

2. *Le Retour d'Ariane*

CHRISTIAN LABORIE

LE SILENCE DE TES YEUX

Roman



À
vue
d'œil

© Les Presses de la Cité, 2024 et 2025.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0857-9

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Avertissement

Cette histoire est un roman. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou qui ont pu exister ne pourrait être que coïncidence. Toutefois, l'auteur a mis en scène des personnages qui ont eu un rôle dans l'Histoire et les a mêlés librement à la fiction sortie de son imagination. De même, il a pris quelques libertés avec les lieux décrits au fil des pages.

Prologue

*Région de Saint-Jean-du-Gard,
février 1944*

L'hiver était bien installé au cœur des Cévennes. Depuis plus d'un an, les habitants de la petite commune de Saint-Jean-du-Gard courbaient le dos devant l'ennemi. Les unités allemandes d'occupation s'acharnaient à débusquer les îlots de résistance des maquisards qui se terraient dans les montagnes environnantes et ne cessaient de les harceler. La vie quotidienne était profondément bouleversée chaque fois que les soldats de la Wehrmacht tombaient dans une embuscade. Si la population, dans son ensemble, soutenait le maquis local, elle n'en souffrait pas moins des terribles représailles nazies.

La Résistance dans les Cévennes était menée par différents groupes obéissant à des chefs en désaccord les uns avec les autres. En Lozère, cependant, elle commençait à se structurer à Marvejols, Mende, Langogne, et au Collet-de-Dèze. La confusion régnait parfois dans les décisions prises, les opérations contre les Allemands manquaient souvent de coordination. Plus au sud, la Résistance gardoise avait installé un maquis à Aire-de-Côte, dans le massif de l'Aigoual, vite anéanti par les troupes allemandes en juillet 1943. Au même moment, elle s'organisait autour de la Vallée longue, avec le maquis de la Figuerolle à Saint-Martin-de-Boubaux.

Depuis plusieurs mois, le vent tournait. Les soldats du Reich étaient de plus en plus malmenés et essuyaient des revers. La tension montait dans leurs rangs, les expéditions punitives se multipliaient.

Dans leur ferme située à l'écart du chef-lieu, Ruben et Jeanne Lacoste tentaient tant bien que mal d'oublier le malheur qui s'était

abattu sur le pays, surtout depuis l'invasion de la zone libre en novembre 1942.

Lorsque les Allemands étaient arrivés à Nîmes puis à Alès, ils ne s'étaient pas sentis directement menacés. Leur commune étant éloignée des grands axes de circulation, bien à l'abri dans la montagne cévenole réputée inexpugnable, ils ne pensaient pas qu'ils pénétreraient au cœur des Cévennes. Or, si les maquisards avaient repris sans tarder le flambeau des camisards de l'époque des dragnades, ils n'avaient pu empêcher le drapeau à croix gammée de flotter au fronton des mairies.

Ruben Lacoste ne quittait jamais son exploitation sans donner ses ultimes recommandations à sa fille Mélanie :

« Enferme-toi à l'intérieur. N'ouvre à personne. Si tu perçois du bruit dehors, surtout ne mets pas le nez à la fenêtre, réfugie-toi dans la cave ou dans la cachette secrète, et ne bouge pas. »

Chaque mardi, il se rendait avec sa femme sur le marché de Saint-Jean pour vendre

les produits de sa ferme. Même si, depuis le début de la guerre, beaucoup se restreignaient, il ne manquait jamais cette journée qui paraît la commune d'un petit air de fête malgré la présence des soldats allemands et la menace qu'ils représentaient.

À seize ans, Mélanie se montrait beaucoup moins anxieuse que ses parents. Elle ne voyait le danger nulle part et se moquait de son père lorsque ce dernier lui faisait la leçon.

« Que veux-tu qu'il m'arrive ? Ils n'oseront jamais s'aventurer jusqu'ici. Notre ferme est trop à l'écart. Et les maquisards ne sont pas loin. Si les boches pénètrent sur nos terres, ils tomberont dans une embuscade dont ils ne sortiront pas vivants. Jacques me l'a affirmé. »

Jacques Bonnefon était le fils de leurs plus proches voisins. À vingt ans, il avait pris les armes lorsque le maquis de la Picharlerie s'était constitué, l'année précédente. Avec de nombreux jeunes réfractaires au STO, le

Service du travail obligatoire en Allemagne, il s'était caché dans les montagnes et s'était vite porté volontaire pour se battre contre l'occupant. La plupart n'ayant aucune formation militaire, deux Cévenols natifs de Saint-Étienne-Vallée-Française, Marceau Lapierre et Georges Lafont, avaient créé à l'automne 1943 un maquis-école dans l'enceinte de la ferme de la Picharlerie. Protégée par un enchevêtrement de serres¹ escarpés offrant de remarquables points d'observation, la ferme était nichée sous une crête culminant à plus de sept cent vingt mètres d'altitude. Seuls des chemins longs et difficiles permettaient d'y accéder. Jacques participait à toutes les actions menées par son groupe dans la région de Saint-Étienne-Vallée-Française et de Saint-Jean-du-Gard.

Mélanie était secrètement amoureuse. Depuis ses quinze ans, elle n'avait d'yeux que pour le jeune Bonnefon, dont les parents

1. Un serre est une crête.

étaient appréciés dans la bonne société saint-jeannaise. Son père, notaire de la commune, était un homme respecté, qui ne s'était jamais compromis avec les partisans de Vichy. Hostile au Maréchal, il demeurait cependant à l'écart de toute velléité de résistance. S'il n'avait pas encouragé son fils à prendre le maquis, il s'en était enorgueilli.

Jacques avait toujours considéré Mélanie comme une amie. Ils s'étaient rencontrés au cours du bal du 14 Juillet, quelques mois avant l'arrivée des Allemands dans la zone sud. Il avait dix-huit ans, elle quinze. Il l'avait à peine remarquée. Elle s'était immédiatement éprise de lui et l'avait abordé la première. Ils avaient dansé ensemble toute la soirée. Lui, tenant ses distances. Elle, attendant qu'il la serre dans ses bras. Le bal terminé, déçue mais nullement découragée, elle lui avait fait promettre de se revoir. Il n'avait pas dit non. Elle s'était enthousiasmée.

Depuis ce jour-là, elle provoquait toutes les occasions pour le rencontrer.

Un jour, elle découvrit qu'il fréquentait

une fille de la commune, une certaine Lise Duteil, dont les parents étaient des notables comme les siens. Terriblement affectée, elle n'admit pas la réalité. Elle nia cette liaison et s'entêta à croire que Jacques lui reviendrait tôt ou tard, dès qu'il s'apercevrait qu'il se fourvoyait.

Mélanie n'avait jamais avoué ses sentiments pour Jacques à ses parents, les considérant comme son jardin secret. Mais lorsqu'elle apprit qu'il avait gagné le maquis, elle ne retint pas longtemps son chagrin. Très vite, elle se referma sur elle-même, refusant de se confier. Elle sombra petit à petit dans une tristesse sans fin. Sa mère s'en inquiétait mais ne parvenait pas à la sortir de sa mélancolie, n'en connaissant pas la raison.

Lorsqu'elle rencontra Jacques, un jour par hasard, sur la place du village, elle lui sauta au cou. Lui, gêné, ne la repoussa pas mais essaya de la maintenir à distance.

— Sois discrète, lui souffla-t-il, on pourrait nous voir !

— Pourquoi es-tu parti sans m'avertir ? J'ai appris par un de tes amis que tu avais rejoint le maquis. C'est dangereux. N'y va plus ! Je t'en supplie.

Jacques semblait embarrassé.

— Ne parlons pas de cela ici, en pleine rue. On attire l'attention.

— Je t'aime, Jacques. J'ai peur de te perdre. Écoute-moi.

Le jeune homme tenta de la raisonner :

— Mélanie... tu te trompes à mon sujet...

Je ne veux pas que tu croies que...

— Tu en aimes une autre ? Avoue-le !

— C'est plus compliqué que tu ne l'imagine. Je ne peux pas t'expliquer, ce serait trop long.

— Dis-moi que tu m'aimes ! insista-t-elle.

Il la serra dans ses bras. L'embrassa tendrement.

Elle se contenta de son baiser. S'apaisa.

Lorsqu'elle rentra chez elle, elle ne put dissimuler longtemps à sa mère qu'elle avait rencontré Jacques Bonnefon dans le village. Son bonheur se lisait sur son visage.

— Tu me parais bien heureuse tout à coup ! s'étonna Jeanne. Que se passe-t-il ?

— J'aime Jacques Bonnefon, avoua Mélanie. Et il m'aime. Mais j'ai peur pour lui. Il est monté au maquis. Il risque sa vie tous les jours.

— Tu es amoureuse du fils du notaire ? Et tu affirmes qu'il t'aime ! Tout le monde sait qu'il est fiancé avec la fille du pharmacien !

— Je ne l'ignore pas.

— Et tu t'en moques ! Tu lui fais confiance ?

— Il m'aime, je t'assure. Il m'a embrassée.

Il y a longtemps que nous nous connaissons.

Jeanne ne contredit pas sa fille. Le soir même, elle s'en ouvrit à son mari. Ruben lui conseilla de ne pas y prêter attention.

— Mélanie est très jeune. Elle s'est amou-rachée de ce garçon. Ça lui passera. D'autant plus qu'il a rejoint le maquis. J'étais au courant.

De jour en jour, Mélanie retrouvait goût à la vie et ne se préoccupait pas du danger que les Allemands répandaient dans les vallées

cévenoles. Les résistants multipliaient leurs actions et les rendaient de plus en plus fébriles. Les représailles ne tardaient jamais longtemps. Des hameaux entiers étaient parfois brûlés et rasés par les unités SS qui sévissaient dans la région, leurs habitants contraints de fuir et d'abandonner leurs maisons, comme à la Rivière, près du Collet-de-Dèze.

Mélanie ne vivait que dans l'espoir de revoir Jacques, aveuglée par l'amour qu'elle lui portait, persuadée qu'elle était l'élu de son cœur.

Or Jacques ne lui avait rien promis. Il avait accepté de se fiancer avec Lise Duteil, il n'avait pas osé s'opposer à ses parents, qui avaient tout préparé pour leur union.

Le destin de Mélanie bascula un matin, alors que ses parents étaient partis sur le marché de Saint-Jean et l'avaient laissée seule à la ferme.